

Eliana Magnani

“Don et échange dans la colonisation du Brésil. Les récits de la découverte (XVIe siècle)”

p. 735-748

El mundo de los conquistadores

Martín F. Ríos Saloma (edición)

México

Universidad Nacional Autónoma de México

Instituto de Investigaciones Históricas / Sílex Ediciones

2015

864 p.

Ilustraciones

(Serie Historia General, 34)

ISBN 978-607-02-7530-2 (UNAM)

ISBN 978-84-7737-888-4 (Sílex)

Formato: PDF

Publicado en línea: 8 de mayo de 2017

Disponible en:

<http://www.historicas.unam.mx/publicaciones/publicadigital/libros/mundo/conquistadores.html>



INSTITUTO
DE INVESTIGACIONES
HISTÓRICAS

DR © 2017, Universidad Nacional Autónoma de México-Instituto de Investigaciones Históricas. Se autoriza la reproducción sin fines lucrativos, siempre y cuando no se mutile o altere; se debe citar la fuente completa y su dirección electrónica. De otra forma, se requiere permiso previo por escrito de la institución. Dirección: Circuito Mtro. Mario de la Cueva s/n, Ciudad Universitaria, Coyoacán, 04510. Ciudad de México



DON ET ÉCHANGE DANS LA COLONISATION DU BRÉSIL.
LES RECITS DE LA DÉCOUVERTE (XVI^e SIÈCLE)

Eliana MAGNANI

CNRS – Lamop UMR 8589

(UMR)

«Je hais les voyages et les explorateurs»

Claude Lévi-Strauss, *Tristes Tropiques* (1955)

Le don et l'échange d'objets avec les peuples peu connus ou inconnus rencontrés est une pratique courante rapportée dans les récits des voyageurs européens des xv^e et xvi^e siècles¹. Ils sont indissociables du rapport avec l'autre, de l'établissement des signes qui rendraient possible une communication en l'absence d'une langue et de gestes communs, et de la prédation que, en quelque sorte, ils préparent, justifient et à laquelle ils se confondent. Le propos de cette communication est d'analyser ces pratiques dans les récits de la découverte du Brésil, en particulier à partir des premières lettres rédigées par les membres de l'expédition commandée par Pedro Álvares Cabral (1467-1520) et des premières chroniques portugaises rapportant ces faits au xvi^e siècle². Depuis le xix^e siècle, le don

1 Michael Harbsmeier, «Gifts and Discoveries. Gift Exchange in Early Modern Narratives of Exploration and Discovery», dans G. Algazi, V. Groebner, B. Jussen (dir.), *Negotiating the Gift. Pre Modern Figurations of Exchange*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2003, pp. 381-410; Stephen Greenblatt, *Ces merveilleuses possessions. Découverte et appropriation du Nouveau Monde au XVI^e siècle*, Paris, Les Belles Lettres, 1996, p. 289; Patricia Seed, *Ceremonies of Possession in Europe's Conquest of the New World 1492-1640*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995, 199 p. Sur le don dans l'Europe occidentale au xvi^e siècle, voir: Bartolomé Clavero, *La grâce du don. Anthropologie catholique de l'économie moderne*, Paris, Albin Michel, 1991, 287 p.; Natalie Zemon Davis, *The Gift in Sixteenth-Century France*, Madison, University of Wisconsin Press, 2000, 298 p.; Valentin Groebner, *Liquid Assets, Dangerous Gifts. Presents and Politics at the End of the Middle Ages*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2002, 248 p.

2 Ces documents ont été réunis par José Manuel García (org.), *O descobrimento do Brasil nos textos de 1500 a 1571*, Lisbonne, Edição da Fundação Calouste Gulbenkian, 2000.



et l'échange sont des concepts au centre de l'analyse des sociétés dites « primitives » et « pré-capitalistes », mais qui suscitent toujours des vives discussions dans toutes les disciplines des sciences sociales³. Sans entrer dans le détail de ces débats, envisager la question du don dans les récits des voyageurs des xv^e-xvi^e siècles pose le problème de la projection sur les cultures nouvellement découvertes des pratiques en cours dans l'Occident médiéval et de l'interprétation que nous leur donnons aujourd'hui⁴. En d'autres termes, dans quelle mesure ce que les navigateurs ont rapporté comme des dons, faits ou reçus, l'étaient pour les peuples rencontrés ? Par conséquent, quelle validité ethnographique accorder à ces récits ? Étant donné ces difficultés inhérentes à des sources unilatérales, je ne traiterai ici que du point de vue des explorateurs européens. Dans un procédé de prise de possession de la terre et des hommes découverts, ils mettent en route des pratiques cérémonielles d'approche plus ou moins solennelles, dans lesquelles les dons sont l'un des éléments articulatoires⁵, fonctionnant à la fois comme « appât » et action « civilisatrice », préludes à un projet de conversion qui demeure indissociable de l'expansion de l'Occident médiéval⁶.

3 Eliana Magnani (dir.), *Don et sciences sociales. Théories et pratiques croisées*, Dijon, EUD, 2007, 224 p. Bien entendu, la référence classique sur ce sujet est Marcel Mauss, « Essai sur le don: forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques » (1925) *Sociologie et anthropologie*, Paris, 1950, pp. 145-279 (vu 11 novembre 2013 http://classiques.uqac.ca/classiques/mauss_marcel/mauss_marcel.html), à relire dans une perspective critique comme celle, entre autres, d'Alain Testart, *Critique du don. Étude sur la circulation non marchande*, Paris, Syllepse, 2007, 268 p. et de François Athané, *Pour une histoire naturelle du don*, Paris, PUF, 2011, 344 p.

4 Sur ces phénomènes, il faut citer le courant historiographique des *post-colonial studies*. Voir, par exemple, Jackie Assayag et Véronique Benéï, « Intellectuels en diaspora et théories nomades », *L'Homme*, 2000, n. 156, p. 15-239. Pour une introduction aux *Subaltern Studies*, du point de vue d'un médiéviste, voir Bruce Holsinger, « Medieval Studies, Postcolonial Studies and the Genealogies of Critique », *Speculum*, 77/4, 2002, p. 1195-1227.

5 Au don, comme technique d'approche et d'approvisionnement, il faut ajouter les danses, la musique, les jeux et les joutes qui conduisent à des différentes formes de fraternisation, de même que les célébrations liturgiques (messes, processions, adoration de la croix...).

6 Sur l'expansion de l'Occident médiéval et la conquête de l'Amérique, voir Jérôme

DÉCOUVERTE ET PRISE DE POSSESSION

La « découverte » du Brésil, le 22 avril 1500, est un épisode de l'expédition envoyée par le roi du Portugal, Manuel I^{er} (1469-1521), pour installer un comptoir à Calecut en Inde, en suivant la route du Cap que Vasco de Gama (v. 1469-1524) venait d'emprunter pour la première fois entre 1497 et 1499⁷. La flotte était composée de treize embarcations et d'environ 1500 hommes, dont des capitaines expérimentés, comme Nicolau Coelho ou Bartolomeu Dias (v. 1450-1500), des commerçants florentins, ainsi qu'un groupe de franciscains dirigés par le frère Henrique de Coimbra (v. 1465-1532). L'événement de la découverte est rapporté par la célèbre lettre au roi, du 1^{er} mai 1500, de Pero Vaz de Caminha (v. 1450-1500)⁸, greffier des dépenses du futur comptoir, par la lettre au roi, du même jour, de maître João, *bacharel em Artes e Medicina* (le maître castillan João Farras)⁹, et par le

Baschet, *La civilisation féodale. De l'an mil à la colonisation de l'Amérique*, Paris, Aubier, 2004, 565 p.

7 Carmen Radulet, *Terra Brasil 1500: a viagem de Pedro Álvares Cabral – testemunhos e comentários*, Lisbonne, Chaves Ferreira, 1999, 151 p.

8 Lisbonne, Instituto dos Arquivos Nacionais/Torre do Tombo, Gaveta 8, mç. 2, n. 8, 14 folios papier, Terra de Vera Cruz (Brésil), 1^{er} mai 1500. La publication tardive de cette lettre date significativement de la période des luttes pour l'indépendance du Brésil par rapport au Portugal, dans le premier quart du XIX^e siècle. Elle est d'abord éditée en 1817, à partir d'une copie et avec des coupures, à Rio de Janeiro, par le père Manuel Aires de Casal (*Corografia Brazilica, ou relação histórico-geográfica do reino do Brazil*, Rio de Janeiro, Imprensa Régia, 1817, p. 12-34). La version intégrale de la lettre, à partir de l'original, a été publiée à Lisbonne en 1826 (*Coleção de notícias para a História e Geografia das nações ultramarinas que vivem nos domínios portugueses*, t. III, Lisbonne, Academia Real das Ciências de Lisboa, 1826). Ce document a été l'objet de très nombreuses études et éditions, dont nous citons ici deux références 'classiques' et deux publications récentes: Capistrano de Abreu, *O descobrimento do Brasil pelos portugueses*, Rio de Janeiro, Laemmert & Co., 1900; Jaime Cortesão, *A carta de Pero Vaz de Caminha*, Rio de Janeiro, Livros de Portugal, 1943, 351 p.; *La découverte du Brésil: les premiers témoignages (1500-1549)*, Paris, Éditions Chandeigne, 2000, 192 p.; Luís Donisete Benzi Grupione (ed.), *A carta de Pero Vaz de Caminha: documentos e ensaios sobre o achamento do Brasil*, DBA Artes Gráficas, 1999, 219p. Nous utilisons ici l'édition de José Manuel Garcia (org.), *O descobrimento do Brasil*, *op. cit.*, p. 17-34.

9 Lisbonne, Instituto dos Arquivos Nacionais/Torre do Tombo, Corpo cronológico, parte III, mç. 2, n. 2, papier, Vera Cruz, 1^{er} mai 1500. Lettre publiée pour le première

rapport anonyme d'un des voyageurs, le seul qui a connu une diffusion immédiate, imprimé dans une traduction italienne dès 1507¹⁰, en allemand en 1508¹¹ et en français en 1516¹².

L'escadre demeure dix jours sur la côte de la région du sud de l'actuel état de Bahia, avant de continuer le voyage vers l'Inde, le 2 mai 1500, et d'envoyer un bateau de retour au Portugal pour annoncer la découverte au roi. La flotte s'approche d'abord, le 23 avril, de l'embouchure du *rio dos Frades*, et le lendemain se déplace une cinquantaine de kilomètres vers le nord, où elle séjourne huit jours dans la baie de Cabrália.

Le riche récit donné par Pero Vaz de Caminha, fait état des contacts quotidiens entre les navigateurs et les hommes de la terre, en fait des indiens tupinambás, du groupe linguistique tupi-guarani¹³. Les explorateurs mettent alors en œuvre un procédé d'approche progressive qui va des premiers contacts encore sur l'eau, depuis les canots, en passant par le débarquement

fois par Francisco Adolfo Varnhagen, dans *Revista Trimestral de História e Geografia ou Jornal do Instituto Histórico e Geográfico Brasileiro*, Rio de Janeiro, n. 19, 1843, pp. 342-344. Nous utilisons ici l'édition de José Manuel Garcia (org.), *O descobrimento do Brasil*, op. cit., p. 35-37.

10 Fracanzano da Montalboddo, *Paesi novamente ritrovati*, Venise, V. Vicento, 1507 (vu 11 novembre 2013 <http://gallica2.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k58988n.image.f4.lang-FR>). L'original portugais est disparu, sur les quatre copies manuscrites voir William B. Greenlee, *A viagem de Pedro Álvares Cabral*, Porto, Livraria Civilização, 1951, p. 150. La première édition en portugais date de 1812 dans Francisco de Mendo Trigo de Aragao Morato, «Navegação do capitão Pedro Álvares Cabral, escrita por um piloto português, traduzida da língua portuguesa para a italiana e novamente do italiano para o português», *Coleção de notícias para a História e Geografia das nações ultramarinas que vivem nos domínios portugueses*, t. II, Lisbonne, Academia Real das Ciências de Lisboa, 1812, pp. 107-137. Nous utilisons ici l'édition en portugais de José Manuel Garcia (org.), *O descobrimento do Brasil*, op. cit., p. 12-16.

11 Fracanzano da Montalboddo, *Neue unbekante Landte und ein neue Weltte in kurtz vergangener Zeythe erfunden*, Nuremberg, Georg Stüchs, 1508, 69 p.

12 Fracanzano da Montalboddo, *Le nouveau monde et navigacions faites p[ar] Emeric de Vespuce flore[n]tin : des pays et isles nouvelleme[n]t trouvez, au paraua[n]t a nous incongneuz, ta[n]t en lethiophe q[ue] arabie Calichut [et] aultres plusieurs regions estranges / translate de italien en la[n]gue francoyse par Mathurin du Redouer licencie es loix*, Paris, G. du Pre, 1516, 132 p.

13 Manuela Carneiro da Cunha, *História dos índios do Brasil*, São Paulo, Companhia das Letras, 1992, p. 9-27; Ronaldo Raminelli, «Tupinambá», *Dicionário do Brasil Colonial (1500-1808)*, Rio de Janeiro, Objetiva, 2001, pp. 566-567.

graduel sur terre, jusqu'au « mélange » entre les groupes, voire à « l'échange » d'hommes. Tout ce déroulement, vu du côté des navigateurs, est un processus de prise de possession des hommes et de la terre, marqué par des rencontres où le don et l'échange sont des éléments structurants. Il s'agissait aussi d'établir une évaluation, de s'informer sur qui étaient ces gens et ce qu'on trouvait dans cette terre dont on prenait possession, de recueillir des échantillons des choses vues pour les montrer au roi, au nom de qui on agissait. Dans ce cadre général, on peut distinguer deux formes du don dans la pratique des explorateurs : le don comme « appât » et le don « civilisateur ».

DON-APPÂT : DISSYMMÉTRIE DÉLIBÉRÉE DE L'ÉCHANGE

Selon Pero Vaz de Caminha, dès le premier jour où les navigateurs se sont approchés de la côte (23 avril, à l'embouchure du *rio dos Frades*), ils ont vu une vingtaine d'hommes « cuivrés et tout nus » (*pardos, todos nus*), portant des arcs et des flèches (*Traziam arcos nas mãos e suas setas*), qui couraient en direction de la petite embarcation qui avait été envoyée vers la terre. Nicolau Coelho, capitaine de l'un des navires qui avait été désigné pour réaliser l'approche, a fait signe pour que ces hommes posent leurs arcs, ce qu'ils ont fait. Ils n'ont pas pu discuter, à cause de la mer agitée. Mais Nicolau Coelho « leur a donné un béret rouge et un capuchon en lin qu'il portait sur sa tête, ainsi qu'un chapeau noir. Alors l'un d'entre eux lui a donné un chapeau de longues plumes d'oiseaux, avec un petit plumet de plumes rouges et brunes, comme celles d'un perroquet. Un autre lui a donné un grand collier fait de petits grains blancs, ressemblant à de la nacre, pièces que je crois – dit Pero Vaz de Caminha au roi – que le capitaine envoie à votre altesse »¹⁴. Ce premier échange de parures, indique

14 José Manuel Garcia (org.), *O descobrimento do Brasil, op. cit.*, p. 20 (*Ali não pôde deles haver fala nem entendimento que aproveitasse, polo mar quebrar na costa. Somente deu-lhes um barrete vermelho e uma carapuça de linho, que levava na cabeça, e um*



le double critère d'analogie, fonctionnel et formel, que les navigateurs mettent à l'œuvre : pour avoir le diadème de plumes colorées porté par un homme, Nicolau Coelho propose son propre couvre-chef. Le collier de coquillages fait sans doute penser aux graines des rosaires, comme on verra plus loin.

La 25 avril, déjà dans la baie de Cabralia, de très nombreux hommes de la terre se sont approchés des canots et ont apporté des Calebasses d'eau. Les navigateurs leur jetaient des tonneaux que les indiens ramenaient avec de l'eau. « Et ils demandaient qu'on leur donne quelque chose », dit Caminha (*E pediam que lhes dessem alguma coisa*, p. 23). Nicolau Coelho avait amené des grelots et des anneaux, des appâts (*encarna*) contre lesquels les indiens étaient prêts à tout donner : ils donnaient des arcs et des flèches contre des chapeaux et des bérets de lin, ou pour n'importe ce qu'on veuille leur donner (*por qualquer cousa que lhes homem queria dar*, p. 23). Ce type d'épisode se reproduit à chaque jour et Caminha note toujours les « petites choses de peu de valeur » (*coisinhas de pouco valor*, p. 29) contre lesquelles ils échangeaient des arcs et des flèches, des diadèmes en plume, des perles de nacre et des aras et des perroquets colorés (p. 26, 27, 28, 29, 31). C'est ainsi également que ces échanges sont notés plus tard par les chroniqueurs portugais, comme Damião Góis (1502-1574) : « ceux de la terre donnaient contre des choses de peu de valeur »

*sombreiro preto. E um deles lhe deu um sombreiro de penas de aves compridas, com uma copezinha pequena de penas vermelhas e pardas, como a de papagaio. E outro lhe deu um ramal grande de continhas brancas, miúdas, que querem parecer de aljaveira, as quais peças creio que o capitão manda a vossa alteza). La même rencontre, racontée par le rapporteur anonyme, ne mentionne pas l'échange d'objets, mais signale l'abondance d'arbres et de gens (*terra muito abundante em árvores e gente*), sur lesquels le capitaine ordonne de s'enquérir : « c'étaient des gens de couleur brune, entre le blanc et le noir, bien proportionnés, cheveux longs et vont nus tels sont-ils nés, sans aucune honte, et chacun portait son arc avec des flèches, comme des hommes qui défendraient le dit fleuve. Personne dans l'escadre ne comprenait leur langue » (José Manuel Garcia (org.), *O descobrimento do Brasil*, op. cit., p. 14: (... *mandou ver que gente era aquela. E acharam que era gente de cor parda, entre branco e preto, e bem proporcionada, com cabelos compridos e andam nus como nasceram, sem vergonha alguma, e cada um deles trazia o seu arco com flechas, como homens que estavam a defender o dito rio. Na dita armada não havia ninguém que entendesse a sua língua*).*

(*os da terra davam por cousas de pouca valia*, p. 79)¹⁵. Y compris quand on cherche à localiser le « seigneur de ces gens », l'exilé qui part en éclaireur apportait simplement une petite bassine et deux ou trois bérets rouges « pour donner à leur seigneur, s'il y en avait » (*para as dar lá ao senhor, se o aí houvesse*, p. 24).

Du point de vue des explorateurs, par le moyen de babioles sans valeur, ils désarmaient et rendaient vulnérables les indiens, et obtenaient les choses qui excitaient leur curiosité et leur perception esthétique – Caminha mentionne l'éclat des couleurs, la beauté des confections plumaires (p. 29). Ces échanges dissymétriques étaient voulus comme tels. Ils sont un leurre, un piège dans lequel les indiens se laissaient attraper. Car, tout ce que les indiens voulaient prendre n'était pas bon à donner : quand un homme de la terre montre le collier en or du capitaine, on préfère feindre ne pas comprendre sa requête.

Caminha raconte, en effet, que le 24 avril, dans la baie de Cabralia, le pilote Alfonso Lopes part sonder le port et capture deux hommes de la terre dans leur canoë, jeunes et bien portants, et les amène, déjà nuit, au capitaine, « où ils on été reçus avec beaucoup de plaisir et de fête ». Tout un appareil avait été mis en place pour recevoir les deux hommes, indice que leur prise avait été préméditée. Le capitaine Cabral est assis sur une chaise, les pieds sur un tapis en guise d'estrade, signes de son autorité. Il est bien habillé et porte un grand collier en or. Il est entouré de quatre de ses capitaines d'autres bateaux de l'escadre et des officiers de son navire, tous assis sur le tapis. Avec des torches allumées, les hommes de la terre entrent, mais ne font aucun geste de courtoisie et n'adressent la parole ni au capitaine ni à personne, contrariant les attentes de Caminha et de ses compagnons lors de cette rencontre organisée par eux de manière solennelle. L'un des hommes a, cependant, remarqué le collier du capitaine

15 Damião Góis, *Crónica do felicíssimo rei D. Manuel* (1566) Coimbra, Universidade de Coimbra, 1949, parte I, pp. 126-130.



ainsi qu'un chandelier en argent. Il les pointe et montre ensuite la terre, comme s'il voulait dire, selon Caminha, qu'il y avait de l'or et de l'argent dans cette terre¹⁶. Un peu plus tard, l'un des hommes a vu un rosaire de graines blanches, a fait signe qu'on les lui donne et a beaucoup joué avec, en les enfilant autour du cou et en les enroulant autour du bras. Il montre la terre, puis le rosaire et le collier du capitaine. Caminha commente ces épisodes en disant que les navigateurs interprétaient ces gestes, parce qu'ils le souhaitaient ainsi, comme si l'homme voulait dire qu'il donnerait de l'or pour ces objets. Mais si, à l'inverse, il voulait dire qu'il emporterait le rosaire et le collier, ils n'ont pas voulu le comprendre, car ils ne les lui donneraient pas. L'homme a rendu plus tard le rosaire à celui qui le lui avait passé (p. 21-22)¹⁷. Caminha constate ainsi les manipulations dont était passible l'interprétation des gestes¹⁸.

Le don-appât, cependant, ne marche pas toujours. Les exilés choisis pour aller les premiers au contact direct, pour pénétrer dans la terre et séjourner avec les indiens, sont renvoyés par eux vers les bateaux avec les cadeaux qu'ils leur apportaient (p. 24, 28, 29, 30 – 25, 26, 27 avril). Ce refus n'est pas accepté par les navigateurs : les capitaines insistent qu'on y retourne pour laisser, à la vue de tous, les cadeaux (p. 24).

16 Ensuite on montrera des animaux aux deux indiens et on observera leur réaction: ils prennent dans la main le perroquet brun et montrent la terre, ignorent l'agneau et semblent avoir peur d'une poule. Ils refusent, goûtent à peine et jettent ce qu'on leur propose à manger et à boire.

17 Ce passage contient aussi la description des caractéristiques physiques de ces hommes et de leurs parures. Un autre épisode rapporté par Caminha, montre que les explorateurs ne souhaitaient pas se dessaisir de certains objets. Un exilé, à qui on avait ordonné de rester avec les indiens, a vu son collier de petites perles jaunes pris par l'un d'entre eux. Ils s'en est plaint et les autres l'ont récupérées et rendues.

18 José Manuel Garcia (org.), *O descobrimento do Brasil, op. cit.*, p. 22 (*Isto tomávamos nós assim, polo desejarmos... isto não queríamos nós entender*). Voir, en revanche, la lettre de maître João, qui dit avoir «presque» compris par les gestes des hommes de la terre, qu'il s'agissait d'une île, qu'il y en avait quatre, et que d'une autre île venaient des canoës pour lutter et faire des prisonniers (*Ibidem*, p. 36).

Les dons « de peu de valeur » ne visaient pas seulement à obtenir à peu de frais des choses en retour. Il s'agissait aussi d'une technique d'approche qui cherchait à « apprivoiser » (*amansar*) et à « pacifier » (*apaceficar*) les hommes de la terre (p. 26, 28, 32). Après les premiers contacts, en fait, il a été décidé par les capitaines réunis (le 26 avril) d'éviter les affrontements, de leur parler avec mansuétude. Ils ont renoncé à envoyer au roi, par la force, quelques hommes de la terra, que personne ne comprenait, d'autant plus que l'expérience montrait que sous la contrainte les informations obtenues n'étaient pas fiables. On laisserait sur place, en revanche, deux exilés chargés de s'informer, d'apprendre leur langue et de commencer à leur transmettre la foi (p. 26, 33)¹⁹.

DON « CIVILISATEUR » : LES PRÉALABLES DE LA CONVERSION

Caminha termine sa lettre au roi en signalant que personne n'avait vu rien fait en or ou en argent, rien en métal, ni en fer. Selon lui, « le meilleur fruit qu'on puisse tirer [de cette terre] sera sauver ces gens » (*Pero o melhor fruto que nela se pode fazer me parece que será salvar esta gente*, p. 34). La mission de conversion pour « l'accroissement de la foi » (*acrescentamento da nossa fé*, p. 34 et 32), passe déjà, au cours de ce bref séjour sur la côte brésilienne, par des actions qui visent à transformer les hommes de la terre : dissimuler leurs corps et vénérer la croix²⁰.

Couvrir leur nudité est une première étape et elle est en rapport avec le don de chemises, qui semble réservé à ceux qui ont

19 Caminha mentionne à plusieurs reprises, de même que le rapporteur anonyme, l'incompréhension réciproque par la langue: José Manuel Garcia, (org.), *O descobrimento do Brasil*, op. cit., p. 20 (*Ali não pôde deles haver fala nem entendimento que aproveitasse, polo mar quebrar na costa*); p. 14 (*Na dita armada não havia ninguém que entendesse a sua língua*).

20 On pourrait aussi ajouter leur adaptation au travail. Dans ces premiers récits, cependant, la coupe du bois et l'approvisionnement en eau des bateaux par les indiens sont présentés comme une sorte d'aide volontaire, une imitation par curiosité des activités des explorateurs.



été reçus par le capitaine sur son navire, lieu où siège l'autorité sous la bannière royale du Christ (p. 24). L'entretien avec le capitaine et les dons qu'il accordait provoquaient chez les explorateurs une attente, des signes qui viendraient satisfaire ou frustrer leurs attentes.

Les deux hommes capturés le 24 avril, dorment sur le bateau. Ils se couchent sur le tapis, insouciant de montrer leur nudité. Le capitaine leur fait apporter des coussins pour la tête et fait couvrir leurs corps avec une couverture. Le lendemain (25 avril) Cabral décide de les faire raccompagner à terre, de leur restituer l'arc et les flèches (qui leur ont probablement été confisqués au moment de leur capture) et de donner à chacun une chemise nouvelle, un béret rouge, deux rosaires de graines d'os blanches qu'ils portaient autour des bras, ainsi qu'un grelot et une clochette. Les deux hommes, une fois libérés, partent en courant, à toute vitesse, et traversent un fleuve d'eau douce. Ils réapparaissent peu après, mais à nouveau tout nus et sans béret (p. 23). Caminha note le jour suivant (26 avril) que ces deux-là ne sont plus revenus, et conclut : « ce sont des gens sauvages et de peu de savoir, c'est pour cela qu'ils sont si farouches » (*de que tiro ser gente bestial e de pouco saber, e por isso são assim esquivos*, p. 28). De même, un vieux avec qui le capitaine avait discuté sur la plage, à qui on avait demandé s'il y avait de l'or, sans que personne puisse se comprendre, a reçu un béret rouge, s'en est allé, en se cachant et n'a plus voulu retourner (p. 28).

Le 1^{er} mai, veille du départ, une cérémonie qui clôt la prise de possession est organisée. On fixe sur la terre une grande croix de bois confectionnée la veille, parée des armes et des devises du roi. C'est elle qui donne son nom à la nouvelle terre : « Terre de la Vraie Croix ». Une procession menée par « les religieux et les prêtres » l'accompagne jusqu'à l'endroit choisi, s'en suit la célébration d'une messe et d'une homélie, et la distribution de crucifix par le frère Henrique de Coimbra (p. 32, 33). Les indiens regardent les solennités et miment les gestes, en se mettant à genoux

ou levant les bras, comme les navigateurs²¹. Parmi les indiens, un homme de 50 ou 55 ans réunit les autres, leur parle en indiquant d'abord l'autel et ensuite le ciel, « comme s'il leur disait quelque chose de bien ; ainsi nous l'avons compris », observe Caminha (*como a que lhes dizia alguma cousa de bem ; e nós assim o tomamos*, p. 33). Cela a valu à cet homme d'être amené, avec son frère, par le capitaine dans son navire, de recevoir des honneurs, et de se voir offrir une chemise mauresque, plus longue et de meilleure qualité que les chemises ordinaires, alors que le frère recevait une chemise commune.

On distingue ainsi certains hommes de la terre en leur donnant les signes de cette distinction, les habits qui les couvre et « civilise ». On les reçoit comme des hôtes, à l'instar de Sancho de Tovar qui accueille dans son bateau deux jeunes et les fait dormir dans des lits avec des draps et manger à une table napée, assis sur des chaises (p. 31). On attend cependant qu'ils agissent en conséquence : gardent leurs habits et donnent suite aux rapports qu'on a ainsi voulu instaurer. Les retours sont cependant mitigés. L'un des jeunes reçus par Tovar, et qui se réjouissait du cadeau d'une dent de sanglier offerte par un marin, une fois de retour à terre, s'en est allé et n'est plus revenu. En revanche, l'un des premiers hommes reçu par le capitaine est enfin revenu (le 30 avril), habillé de sa chemise, avec un frère ; ils ont passé la nuit dans le bateau, ont été nourris et ont dormi dans des lits avec des matelas et des draps, préparés pour les apprivoiser encore plus (*polos mais amansar*, p. 32). Deux autres capitaines avaient des indiens dont ils avaient fait des valets (*pajem*) (p. 32).

La prise de possession de la terre est indissociable de celle des hommes au moyen de leur conversion. Dans cette perspective, la cérémonie de fixation de la croix se termine significativement par

21 À cette occasion, une seule femme de la terre est présente. On lui donne du tissu pour se couvrir, mais elle ne sait pas s'en parer (p. 34). En général, les femmes sont peu nombreuses à apparaître à la plage et Caminha n'a vu qu'un seul petit enfant attaché à sa mère.



la distribution de crucifix aux indiens présents (p. 33). Nicolau Coelho avait sur lui beaucoup de croix en étain qu'on décide de mettre, accrochées à une ficelle, autour du cou de chacun. Frère Henrique s'assoit au pied de la grande croix et les donne aux indiens, en les faisant d'abord embrasser et ensuite soulever le crucifix. Caminha raconte qu'entre 40 et 50 pièces ont été alors distribuées. C'était d'ailleurs, la deuxième fois qu'on apprenait aux indiens comment vénérer la croix. La veille déjà, Cabral avait fait défiler ses hommes devant la grande croix, se mettre à genoux et l'embrasser, « pour qu'ils voient notre vénération » (*per eles verem o acatamento que lhe tínhamos*, p. 31). On enjoint les indiens présents à faire la même chose, « et ils sont allés tous vite l'embrasser ». Tous ces mimétismes sont vus comme une propension de ces gens, qu'on pensait n'avoir aucune croyance, à la conversion au christianisme²². Après le marquage de la terre avec la fixation de la grande croix en bois, la distribution de crucifix était une façon pré-baptismale de marquer et prendre possession des hommes.

Au cours de ce bref séjour de la flotte de Cabral sur la côte brésilienne, les navigateurs ont mis en pratique des formes de contact déjà expérimentées avec des populations africaines, voire asiatiques, au xv^e siècle, et qui auront ensuite une longue postérité. En tant que moyen de communication entre hommes qui ne partagent ni langue ni gestes communs, le don d'objets, ou leur échange, est une forme de se donner à connaître et une manière de s'informer sur l'autre. La valeur attribuée à ce qui est donné, mesure aussi la valeur accordée à l'autre. Le « don-appât »,

22 Grâce au renouvellement de l'ethnographie des peuples des basses terres de l'Amérique du Sud, la réceptivité initiale des indiens tupinambás face aux colonisateurs et missionnaires du xv^e siècle, a été magistralement éclairée par Eduardo Viveiros de Castro, «O mármore e a murta: sobre a inconstância da alma selvagem» (1993), dans Eduardo Viveiros de Castro, *A inconstância da alma selvagem e outros ensaios de antropologia*, São Paulo, Cosac & Naif Edições, 2002, pp. 183-264.

délibérément dissymétrique et trompeur, où on donne des presque-riens en feignant le contraire, explicite jusqu'à quel point les explorateurs étaient prêts à investir pour obtenir dans une certaine concorde ce qu'ils auraient pris de toute façon par la force. Centrés sur eux-mêmes, tous les rapports avec les indiens ne pouvaient être que des rapports de domination, et tout l'avenir des indiens, ne pouvait se justifier que par leur conversion. Le « don civilisateur » œuvre à cet asservissement, en faisant des indiens un « autre » acceptable, car parés de quelques signes d'une impossible ressemblance.



INSTITUTO
DE INVESTIGACIONES
HISTÓRICAS